

RENCONTRE : Les cinq facettes de Patti Smith Paola Genone, [L'Express](#), 18 janvier 2011

Idole du punk, mais bien plus encore, Patti Smith dévoile ses multiples facettes dans son autobiographie, **Just Kids**, et lors de [trois concerts à la Cité de la musique et à la salle Pleyel](#), à Paris.

Ses cheveux poivre et sel, longs et décoiffés, sont enveloppés par le col d'un manteau noir. Aucune esquisse de sourire, le regard est ailleurs. Patti Smith et son univers ont investi cette chambre d'un hôtel moyenâgeux du Marais : un livre de Frida Kahlo sur le lit à baldaquin, des feuillets couverts de son écriture éparpillés sur les draps, sa valise en métal brossé béante sur le sol, des bottes noires, un reste de croissant, son odeur flottant dans la pièce... Un bordel magnifique. Dans ses yeux bleu fauve, on retrouve la même indignation, la même pureté qu'avait la jeune fille qui révolutionna l'underground new-yorkais des années 1970. Prolifique, toujours transversale, la grande prêtresse du punk sort une autobiographie poignante, **Just Kids** (Denoël), et se produit du 20 au 22 janvier dans le cadre du "Domaine privé Patti Smith", à la Cité de la musique et à la salle Pleyel. Escortée de ses anciens compagnons de route - du pianiste Philip Glass au guitariste Lenny Kaye -, elle propose trois soirées uniques au cours desquelles on verra la poétesse, la performeuse et la chanteuse électrique de **Gloria**. Décryptage d'une heure et demie d'échanges avec une femme intense et plus "sage" qu'on ne l'imagine.

1. La jeune fille

"J'ai couché soixante-trois années de mon existence sur le papier. Cette autobiographie est écrite sans filtre. J'y évoque mon enfance modeste dans les quartiers nord de Chicago. J'étais une gamine tout en bras et en jambes. Ma mère, témoin de Jéhovah, m'enseignait la prière qu'elle tenait de sa propre mère. Je la harcelais de questions : qu'est-ce que l'âme ? De quelle couleur est-elle ? Je composais mes propres prières, j'articulais, sans bruit, de longues lettres à Dieu. Souvent malade, je lisais. J'avais soif de m'exprimer, j'écrivais des pièces dans lesquelles jouaient mon frère et ma soeur. Comme Jo March, le garçon manqué des **Quatre Filles du Dr March**, j'étais à la tête d'une petite bande du quartier. A 16 ans, j'ai travaillé en usine : j'inspectais des guidons de tricycles. Je trouvais une consolation dans la lecture d'Arthur Rimbaud. Son intelligence irrévérencieuse m'enflammait. Il me délivrait des horreurs triviales de la vie en usine. C'était pour lui que j'écrivais en cachette, que je rêvais. Je brûlais d'entrer dans la fraternité des artistes. A 20 ans, je suis montée dans un bus pour New York. Je portais une salopette, un col roulé noir et un vieil imper gris. Personne ne m'attendait. Tout m'attendait... Je dormais dans Central Park, près de la statue du Chapelier fou. Exténuée, affamée, je traînais comme un vagabond. Mes petits boulots, de serveuse et de vendeuse en librairie, m'ont ouvert les portes du New York underground qui gravitait autour du Chelsea Hotel - où j'ai ensuite vécu avec mon premier grand amour et mon plus grand ami, Robert Mapplethorpe. J'écrivais, je peignais, je me révélais à moi-même."

2. La poétesse

"J'allais sous le ciel, Muse ! / Et j'étais ton féal". Ce vers de Rimbaud m'a menée à la rencontre de mes maîtres, mes amis, mes pygmalions : les poètes Allen Ginsberg et William Burroughs. William était à la fois jeune et vieux. Un peu shérif, un peu privé. Cent pour cent écrivain. Il m'a appris le verbe, l'improvisation. Il m'a surtout transmis ses valeurs morales, son intégrité. C'est lui qui, en 1971, m'a poussée à déclamer mes poèmes au sein du Poetry Project - une tribune convoitée par les poètes confirmés - dans l'église St. Mark. Je voulais insuffler dans le mot écrit l'immédiateté et l'attaque frontale du rock and roll. Ce soir-là, j'ai puisé dans l'arrogance que je refoulais. J'étais accompagnée par les accords psychédéliques d'un guitariste, Lenny Kaye. C'était la première fois que quelqu'un jouait de la guitare dans cette église... Ce fut un moment exceptionnel : Lou Reed et Andy Warhol étaient là. J'ai dédié ma performance à tous les criminels, de Caïn à Genet. On a débuté avec le poème Oath, dont le premier vers est "Jésus est mort pour les péchés de quelqu'un/ Mais pas les miens" [qui deviendra l'ouverture du morceau **Gloria**, de l'album **Horses**]. Les réactions ont été violentes, surprenantes. J'ai été bombardée d'offres, notamment un contrat très bien payé pour un disque de pop. Tout cela était très loin de moi et je gâchais. Burroughs est venu à mon secours : "Tu veux une carrière ou tu veux être artiste ?" J'ai refusé le contrat."

3. La rockeuse

"Je n'oublierai jamais ce soir de 1969 où Robert Mapplethorpe m'a emmenée à mon premier concert des Doors. En regardant Jim Morrison, j'ai eu une sensation étrange... Une voix me disait : tu es capable d'en faire autant ! C'était terriblement prétentieux. J'avais toujours été passionnée de rock, de R'n'B, d'opéra, j'avais même rencontré Janis Joplin et écrit un texte pour elle, mais je n'avais jamais rêvé d'entreprendre une carrière de musicienne. Robert, lui, a toujours voulu que je chante. Il me demandait de lui chanter des

ballades et des airs de Piaf pour l'endormir. Burroughs insistait aussi pour que je me lance dans le rock, mais je lui disais : "Je ne veux pas être chanteuse, je veux être poète !" Il m'a rétorqué : "L'un n'empêche pas l'autre !" Le lendemain, j'ai acheté ma première guitare, une Martin acoustique. J'ai appris à jouer seule sur un songbook de Dylan. Un jour, le dramaturge Sam Shepard m'a offert la guitare de ma vie, celle que je chéris encore aujourd'hui : le dos de la caisse était craquelé et les mécaniques rouillées. Quelque chose en elle m'a conquise ; je l'ai baptisée Bo, diminutif de "beau". C'est sur elle que j'ai composé la majeure partie de mes chansons. En 1974, j'ai sorti mon premier single, **Hey Joe/Piss Factory**, produit par Robert Mapplethorpe. J'ai toujours été rock, rebelle, mais je ne suis jamais tombée dans les pièges de ce milieu. J'ai beau avoir un look gothique, je ne me suis jamais reconnue dans le romantisme décadent et autodestructeur qui accompagnait cette musique : contrairement à ce que l'on croit souvent, je n'ai jamais été accro aux drogues ni à l'alcool. Je ne voulais pas mourir à 27 ans comme Brian Jones, Janis Joplin ou Jim Morrison..."



4. La mère

"En 1979, j'ai quitté la scène pour endosser un nouveau rôle : épouse et mère de famille. Pendant seize ans, j'ai vécu le "conte de fées" avec mon mari, le guitariste Fred "Sonic" Smith. Nous sommes partis habiter dans un trou perdu du Michigan, sans un rond. Je faisais le ménage, la lessive... Ma vie n'avait jamais été aussi punk. J'ai appris à cuisiner et nous avons eu deux enfants, Jackson et Jesse. Je n'ai jamais regretté ce choix. J'avais besoin d'être mère à cent pour cent, d'aimer mes enfants, de les écouter, les accompagner. J'étais heureuse. En 1994, Fred est mort, il avait 44 ans. Je n'avais plus envie de rien. Mais, en 1995, Allen Ginsberg m'a persuadée de remonter sur scène avec Philip Glass et lui. Aujourd'hui, je déclame mes poèmes et ceux de Ginsberg, sur les notes de Philip. Chaque fois, je pense à mon mari et à Allen, ce grand poète disparu. On dit que le temps panse les plaies. Ce n'est pas vrai."

5. L'amie

"Parmi les concerts que je donnerai à la salle Pleyel, l'un s'appelle Horses, le titre de mon premier album, sorti en 1975. C'est ma façon de rendre hommage à Robert Mapplethorpe, qui avait réalisé la photo de la pochette et qui m'a tant soutenue jusqu'à sa mort, en 1989. C'est une façon aussi de raconter qui je suis : une femme fidèle qui partage la scène depuis presque quarante ans avec le même guitariste, Lenny Kaye, une improvisatrice, une punk qui se fiche de ce que les gens pensent d'elle... Je jouerai **Gloria** ou **Land**, une incantation poétique dans la lignée de **The End**, de Morrison. Je reprendrai sans doute **Because the Night**, mais aussi des chansons que l'on n'attend pas de moi, peut-être même des ballades d'Edith Piaf."